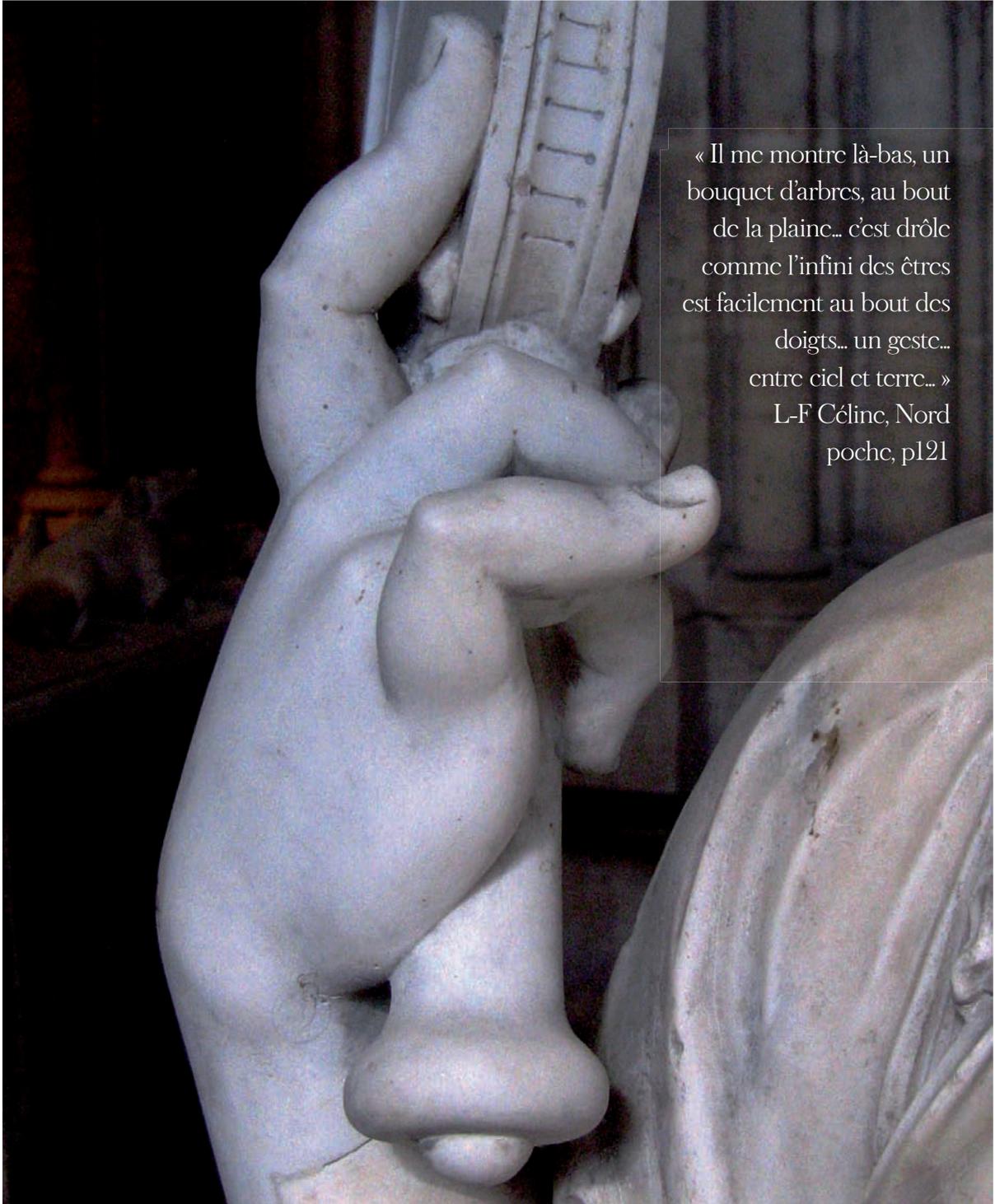


le quéâtre de l'interdépendanse



« Il me montre là-bas, un bouquet d'arbres, au bout de la plaine... c'est drôle comme l'infini des êtres est facilement au bout des doigts... un geste... entre ciel et terre... »
L-F Céline, Nord poche, p121

le quéâtre de l'interdépendanse est une revue émanant d'une Pompe d'État d'Avant-Garde. On est prié de ne regarder qu'avec les yeux.

qu'est-ce que la danse?

La danse-musique nous a incliné à une idée de la danse qui est plutôt celle d'une gymnastique pré-nuptiale dont la boîte de nuit et la surprise-party auront été le quéâtier privilégié. Supposément ouverte aux modes et à l'improvisation bonhomme et débonnaire, la danse semble avoir oublié ce que musique et corps impliquent, pour faire un pas glissé, hors des académies et des scènes où regarder n'est pas danser, vers des usages privés. Privés de tout, et surtout de soi. Quant à la danse classique, telle que les programmes des festivités continuent à la faire exister, elle est un musée assez modestement subventionné, un épisode de la médiature globalisée où chaque département a ses règles et son actualité. Hors le spécialiste et les professionnels toujours plus « compétitionnels », tout en est ignoré. L'enseignement de Florence Pia destiné aux adultes, par la passion dont elle est dominée (une danse pense, la pensée danse) découvre un horizon à la danse, ni thérapie, ni chorégraphie, ni gymnastique, l'enseignement qu'elle dispense est bel et bien un entrant particulièrement intersticiel, puisque ses élèves, disciples ou sa troupe (celle du Balay-Royal) y participent très activement. Une chose échappe aux noms vers un secret renom.

Pesanteur, lourdeur... autant de conséquences d'un régime humain privilégiant depuis l'aube des temps la stabilité, l'édification, la fondation, la fixité, bref l'architecture et la sculpture.

On comprend que des siècles d'une hantise d'insécurité (postérieure à la liberté des moeurs gothico-renaissante, et instituée au siècle de Louis 14 comme un terrorisme) aient pu induire un tel désir de sûreté, d'immobilité, de continuité, se constituant contre un sentiment de chaos permanent. Ordonner, cloisonner, ceinturer, tenir, maintenir... et bientôt soutenir, armaturer, porter, supporter, encadrer, contenir ce qui dans les assurances d'un certain périmètre solide, commençait à se détendre, s'appuyer, enfin s'affaïsser ou s'alanguir, s'effondrer, puis s'étaler. On en est petit à petit venu à s'inquiéter de l'étanchéité de ce qui se mettait à couler sans plus aucune continence, faute de savoir encore avoir recours à l'autorité. Ainsi la tête rentra dans les épaules, les hanches



s'épaissirent et se bloquèrent pendant que les muscles s'atrophiaient; des repas dignes des fantasmes nés au cours des grandes famines d'il y a cinq siècles vinrent obstruer les systèmes digestifs d'organismes démodés.

Personne ne songea à décriper la terreur collective toujours sous le coup de la peur d'avoir faim, froid, de manquer, de ne pas être soigné, cette terreur, déguisée en pulsion ancestrale, devenant un moyen de pression commode. Pourtant il serait temps de prendre conscience que, d'une part, le confort social est devenu l'enracinement profond de l'économie, que d'autre part cette économie ne saurait se passer d'une organisation désormais militarisée à l'instar des insectes sociaux, et qu'enfin la liberté telle qu'elle est toujours supposée, n'est qu'un fantasme sans réalité.*

On ne peut se déplacer que dans une certaine mesure et jusqu'à un certain point, espaces et notions s'amenuisant considérablement chaque jour à l'instigation de tous, même si la liberté en profite pour apparaître toujours plus vaste et véritable, au travers d'un système complexe d'options et de jeux de miroir où, fatalement, ce qu'on

dit est ce qu'on fait, et ce qu'on fait est ce qu'on dit, par une espièglerie de la métaphysique devenue vieux pneu troué (on lira, sur l'ensemble des méthodes d'illusoire quéâtural produit par le média, monde des images où nous vivons véritablement, tous les numéros du *Geournal*).

Force nous est pourtant de constater que cette sécurisation tant blâmée n'est une malédiction que parce qu'une inertie terrible nous empêche de profiter de ce socle pour saisir des perspectives plus ambitieuses et nous élaner vers elle. L'inquiétude, le sérieux, la gravité, la pesanteur continuent à régner tyranniquement. Le jeu, l'envol, le déploiement des possibles se calament, s'encroûtent, végètent, s'asphyxient. Le « sport » et ses techniques de club ou d'émulation compétitive ne travaillent qu'à pallier, représenter, alourdir davantage ce qui est déjà sous le goudron. La surmusculature emprunte aux gorilles (lesquels n'y sont pour rien) où nulle énergie ne subsiste. La standardisation des physiologies oscillant entre le robot et l'éphèbe pour associer les deux dans un mauvais goût terminal.

L'enseignement de Florence Pia pour les adultes, qui s'appuie sur la discipline de la danse classique qu'est la barre au sol, opère cette ouverture, ce déploiement, ce gonflement d'une voile au vent d'une lutte acharnée contre tous les recroquevillements, les rabougrissements, les ratatinements, les racornissements. Il force les serrures enkystées des articulations et des tissus. Il décolle les os et les cartilages. Il étend un horizon infini au bout des doigts. Le regard et l'esprit, la pensée, les images ne sont plus là pour sectoriser des groupes et forcer leur appartenance à ceci ou à cela de ce que l'économie ou la politique réclament des corps. Son travail assidu, acharné, joyeux, entêté, profondément intuitif, éveille dans la chair ses capacités à la grâce, à l'envol, au défi, à



l'enseignement de la danse classique po

l'équilibre et à cette chose qui fait toute sa préoccupation en cette nouvelle année, la musicalité.

La musique en effet recèle l'inépuisable ressource, la source. Elle est énergie première, incontrôlée, incontrôlable. Ce qui ne s'endigue pas et renaît avec la même férocité inexpugnable avec chaque enfant qui naît. Ce qui entend la musique entend vivre, et danse, la danse étant le mouvement de la vie.

Il ne faudrait pas prendre ce texte pour un vulgaire épisode de plus du publi-rédactionnel. Il émane d'un élève de Florence Pia qui relate ici son expérience d'un agrandissement étourdissant, parfaitement inattendu, de son espace vital. De ses dimensions propres, personnelles. Il y a un vertige délicieux à se sentir plus large, plus haut, plus grand, plus souple. Le déploiement du corps ne va pas sans inspirer, induire automatiquement, un ciel immense qui se dévoile. Les mots manquent pour exprimer cette sensation, il faut les trouver ou les inventer et les retenir.

La danse classique ne se produit plus que sur des scènes muséographiques ou pseudo-novatrices, qui ne concernent que les institutions et leurs manigances banales. Elle y aurait péri depuis longtemps. Le ballet a lieu en ce lieu, en cette troupe que j'appelle le Balay-Royal ou Baller-Royal* composée d'amateurs adultes, des femmes essentiellement, mais surtout avec conséquence dans mon corps (comme dans le corps des danseurs, et de tout ce qui fait l'expérience vraie de la danse, j'en suis sûr). Je ne parle que depuis le cours de barre au sol, ne participant pas au « debout ».

Il y a sans doute bien du paradoxe à dire que ces cours de barre au sol pour adultes sont des représentations de danse, dont le spectateur privilégié est la maîtresse de ballet elle-même (qui en pense la modeste exécution, qui est un progrès, une évolution où le but est le chemin, au même titre que le vrai travail philosophique, auquel il ne s'apparente pas par hasard) qui en mesure la progression et en orchestre les étapes.

Cela fait beaucoup penser à un *entrart****, où les notions de spectateur, d'acteur, de danseur, de musicien, de directeur, de scène, de formation, représentation, d'amusement, de public, d'activité corporelle ou spirituelle et mille autres se mêlent sans définir une catégorie unique. Tout ce qui peut se déterminer lors de ces cours, c'est qu'ils sont une circonstance de la vie qui trouve son utilité, sa nécessité, sans qu'il soit vraiment possible d'en arrêter les limites exactes; l'humble caractère qui est le leur à première vue (des cours de « gymnastique ») lui confère la vraie particularité de ce qui est significatif d'un

entrart, c'est-à-dire un ensemble de moyens et de techniques qui trouvent à s'assembler pour des raisons pratiques, qui ne se justifient que par leur utilité immédiate, modestement, provisoirement.

C'est partout que l'on constate la quasi-disparition des arts en tant que pratique vivante et nécessaire. Que des grimaces et les salles vides qu'elles méritent, et beaucoup de crédits parfois (mais pas pour les arts eux-mêmes), pour maintenir des cotes et des institutions. On ne produit pas de l'esthétique (c'est à dire de la vie qui vole et s'illustre en virevoltant, en s'ouvrant) comme on imprime des billets de banque et des factures. La militarisation de la vie a atteint ses limites depuis longtemps et doit être dépassée, sans être contrariée (puisque c'est impossible). L'esthétique n'est pas un championnat de conventions



ressais, l'esthétique est ce qui doit avoir lieu à chaque seconde pour qu'un corps tienne debout sans se casser la gueule (évidemment inutile si l'on est dans le fauteuil d'une voiture et qu'on ne veut plus s'en relever). Lui apprendre à se tenir debout, comme théoriquement en quelque sorte, en le lui apprenant allongé, est ce que fait Florence Pia lors de la barre au sol (qui en soi est évidemment une préparation à l'exercice proprement dit de la danse classique). Ce n'est pas une rééducation (palliatif, passif), c'est une éducation vers une nouvelle stature dynamique, dont les conséquences sont inconnues, principalement parce qu'elle ne s'en donne pas a priori.

La barre au sol de Florence est un entrart particulièrement instructif; on y voit s'y mélanger, s'y associer un grand nombre de paramètres incalculables, vers une mystérieuse et passionnante construction secrète d'un être en devenir. Comme pour les conditions de

nos propres entrarts, la complicité qui intervient entre participants de ces circonstances apparemment banales est inexplicable, plutôt simple cependant, quotidienne et d'une socialité débonnaire et insouciance, presque insignifiante, cultivant sciemment une certaine bonhomie, circonstances aimables, touchantes à la fin à force d'être apparemment superficielles et insignifiantes. Il n'y a presque rien à dire et à décrire. Une entente tacite s'y met en oeuvre. De quoi s'agit-il et qu'observe-t-on? On observe en tout premier lieu qu'il n'y a rien à observer. Rien à calculer et à prévoir. Personne en qui la chose prendrait son sens absolu, centré, alors que justement c'est dans la personne, dans l'individu, que se produit cette silencieuse opération indescriptible. Il n'y a que jubilation, découvertes, mouvements, percée, gonds qui se dérouillent, et perpétuation de choses anciennes... précieuses... égarées mais pas perdues... conservées par une discipline du spectacle comme le rite antique d'une préservation non consciente. Que des mots si l'on veut. « Que » des mots! Le langage lui-même recueille, réserve, abrite, protège (et Florence met un point d'honneur à utiliser le langage avec précision, comme si les mots étaient des opérateurs magiques, ce qu'ils sont bien sûr). La danse, pas plus que le langage n'est un bruit insensé, n'est la gesticulation sublime ou grotesque, papillonneuse ou cygnesque, cartonnâtée, destinée à faire joli dans la soirée de monsieur et madame Duconnaud. « C'était très bien! se prononce Suzanne Duconnaud, mais la danseuse étoile était moins bien que celle d'hier (ils sont abonnés à un fessestival) et le fond de la scène aurait été mieux en rouge qu'en vert... » Ne poussons pas la satire plus loin, elle est aussi banale que le reste. C'est juste pour dire que la tradition de la danse classique ne maintient pas un folklore ou même une discipline, mais des possibilités posturales d'existences, comme les arts martiaux ou même, pour marquer d'idées choquantes

suite page 8

*lire *Le miroir public* n° 2

**Voir *La gazette du Balai-Royal* (ainsi nommée puisque la troupe nettoie le plancher en ballant) p. 4

***voir *La revue des entrarts* 1 et 2



le ballé de flo

La contredanse n'est plus ce qu'elle était; on ne se l'a fait pas sauter comme ça. Écrire sur la danse est un cauchemar. On sait d'office que toutes les affectations, toutes les figures de style et toutes les bêtises les plus amputées ne seront jamais assez bêtes ni assez affectées. Le ridicule va de soi, il est exigé à l'entrée, il faut prout-prouter à s'en péter l'anus, en toute liberté. C'est mauvais cygne (Homophone — ne pas confondre cygne [« oiseau »] et signe [« marque », « symbole », « geste » ou « indice »] pour la danse scénique.

C'est un cadavre très remuant, qui n'a jamais autant remué [comme celui de la musique classique] que depuis son trépas. On ne danse plus, on s'agite esthétiquement, on bouge avec son temps, on crée. L'affairement doit recouvrir la nullité et la répétition sous des couches de modernisme outré et d'apparat pseudaudacieux. Cette absence de tranquillité ne voile qu'à grand' peine le drame de l'inconsistance, du statisme, de la gratuité, très payante, du n'importe-quoi-sublime. La désinforme est très en forme, mais pas les formes qu'elle déforme.

Où est la danse? Cette revue de véritable rapport à l'être vient annoncer qu'elle a découvert, accidentellement, où est la danse. Ce n'est pas glamour. Déjà on sait où elle n'est forcément pas : sur les scènes, dans les festivals, partout où des programmes jamais assez glorieux de technique-couleur s'impriment luxueusement pour prescrire ce qu'on va voir, quand, pourquoi et comment, et ce qu'on va en penser (ou non, si l'on n'est pas d'accord, mais c'est la même chose, dans un monde du piège de la polémique).

La danse est partout, encore un peu, là où les corps ne dansent justement pas en spectacle artistique. Dans le bus, la rue, même si c'est de moins en moins, on voit encore quelque chose de la danse. Dans la sculpture et la peinture ancienne aussi. La sculpture surtout. Il reste des traces de danse, des copeaux de danse, des cendres de danse.

Mais la danse est surtout, et très clairement, dans le cours de barre au sol de Florence Pia. Cours de danse classique — est-il utile de préciser un genre, comme s'il y avait plusieurs danses comme plusieurs musiques, alors qu'il n'y a que la danse et que la musique : les répartir en genre est en soi un outrage à la danse et à la musique. Il y a des gesticulations et du tambourino pour les veaux et ce ne sont pas des « styles », mais une version complètement déchue de l'expression correcte.

Qu'il s'agisse d'un cours, d'un exercice, d'un enseignement, ôte déjà toute considération esthétique qui ne soit pas simplement de nature disciplinaire.

Chacun doit montrer des postures avec la plus grande application possible et il n'y a jamais d'excellence. Faire son numéro de ballerine y est une faute de goût.

La maîtresse de ballet donne les indications en montrant par les gestes et par la voix, à ces gestes répondent ceux des élèves qui doivent, non pas uniquement reproduire les gestes du maître, mais comprendre l'origine, la raison d'être, le bien-fondé de ces gestes et les trouver aussi au travers de leur corps. Il est sensationnel de constater à quel point cet enseignement s'apparente à celui de la philosophie bien entendue, c'est-à-dire à la philosophie heideggerienne. Ce ne peut pas être une coïncidence, mais



La Gazette du Balai-Royal

BULLETIN DE LIAISON DES ÉLÈVES DU COURS DE BARRE AU SOL DE FLORENCE PIA AU CMG PALAIS-ROYAL

Ballons!*

TOUT sur l'ouverture de hanches!

Travail accru sur l'ouverture de hanche à la rentrée! L'accent est mis sur la prise de conscience proprioceptive de l'ouverture de hanches. Les exercices préliminaires au cours vise les limites de l'articulation de hanches. suite page 2

Plancher: pas de réfection prévue

Certains endroits de la salle sont impraticables à cause des clous qui dépassent. Néanmoins depuis les travaux du club qui accueillent le cours de Classique, le sol est rénové. suite page 4

Anita est morte

Un cancer on m'a dit. Elle était sympa, genre vieille parisienne démerdarde, comme on en voit moins. Elle passait un long moment à nettoyer le parquet du milieu de la salle avec suite page 3

L'alarme de lundi dernier

C'est lundi dernier que l'alarme du club a résonné pendant les battements (ce n'était qu'une fausse alerte). Malgré mes suggestions les suite page 5

Marie encore en retard

Marie est encore arrivée en retard. Florence l'a menacée de ne plus la recevoir au cours: Marie suite page 8

* du vieux français « baller »: participer à un ballet.

LA GAZETTE DU BALAI-ROYAL

Jamais parus, La Gazette du Balai-Royal, le bulletin de liaison des élèves du cours de barre au sol de Florence, Pia est inédite.

bien une coïncidence. Il y a une origine commune, hors du commun, à la philosophie et à la danse et à bien d'autres choses qui révèlent leur vérité en cela. Si l'on veut retrouver le spectacle dans le cours, car après tout la montre fait partie intégrante de la danse, on le trouve au niveau du spectacle donné aux uns et aux autres. Un spectacle où, au lieu d'applaudir ou siffler, on réfléchit et prend conseil par cette sorte de réflexivité que confère la danse au corps. La maîtresse de ballet donne les indications et elle voit les conséquences de ses paroles et gestes. Les élèves s'observent au miroir et entraperçoivent [seulement, car ils regardent surtout « la classe », c'est-à-dire le

« corps » du ballet] les autres élèves. La danse a lieu et elle est regardée par les mêmes personnes. Il n'y a qu'à apprendre. C'est une instruction. L'idée de divertissement, où la technique se dissiperait pour ne laisser place qu'au pur zéphyr des mouvements est une falsification moderne, qui ne laisse d'ailleurs que subsister des ficelles, des cordes, toutes ces choses que le spectacle a la hantise de ne pas exprimer et qui est la seule chose qui en reste et qui passionne encore un peu : la confection, le coût, les coulisses, les dessous du spectacle. Il n'y a plus que sa petite culotte qui intéresse, ce n'est plus qu'une routine dont seuls les rouages étonnent encore un peu, au moment même où on prétend toujours les avoir fait disparaître artistiquement. Tout le monde, amateurs et professionnels, inspecte le spectacle en se demandant si « c'est bien fait », et si « ça vaut le coup » de regarder ça.

Dans le cours de FP, la nature de pur exercice est tellement évidente, le travail sur les positions tellement frappant et unique, que justement la danse peut sortir de sa réserve et se manifester dans sa vérité un tant soit peu. Mais ce peu est déjà énormément plus que toutes les scènes du monde dont la danse est exclue. Dans ce cours la danse n'est pas regardée comme s'y produisant selon ses canons tacites : ce n'est même pas la répétition d'un spectacle. Les exercices doivent toujours être recommencés avec de nouveaux élèves et les conseils répétés. Rien n'est jamais conclu ni achevé et se reprend toujours à zéro. Sauf que ce n'est jamais comme à zéro, car dans ce contexte il n'y a ni début ni fin, que le chemin.

Peut-être des phénomènes du même ordre seraient-ils constatables avec la peinture et la sculpture, la musique, dont l'enseignement recèle, dans des classes, le sens de ces pratiques perdues. J'en suis sûr.

Cet article ne vient pas chanter les louanges d'un enseignement pour prétendre qu'il atteindrait à la hauteur des démonstrations finies de la scène; au contraire il entend dire que les choses, hors de leur modestie, et lorsqu'elles veulent trop s'exhiber, ne trouvent que la fadeur et la platitude d'une sorte de vice. La danse a toujours existé derrière le rideau. L'éclat du spectacle est sa partie vulnérable, caduque, que les saisons fanent. Cette partie de la danse s'est autodétruite mais ses racines demeurent, qui ont d'autres motifs, plus profonds.

C'est là son repli et sa vérité. Et lorsque ses techniques, comme dans le cours de FP, destinées ici, pour la grande part, à la pratique d'amateurs séduits par cette discipline comme par un ordre secret qui les enchante et les fait grandir, s'épanouir, se libèrent intégralement du projet de spectacle, alors se montrent les grâces réelles de la danse, parce qu'on ne les regarde pas sous l'angle qui les fait fuir. Il y a un accueil de la danse en son être.



la flaque aux corbeaux

C'est dès ses débuts dans le cours de la représentation de barre au sol de FP, et en pensant pour partie à *La flaque aux corbeaux*, la chanson de *Charlotte Renæ* qu'on ne présente plus (surtout aux enfants qui la chantent à tue-tête sur le chemin de froidure de l'école, elle qui leur tient si chaud au coeur) que MPC imagina un ballet portant ce nom. Pour le reste, rien à voir avec ce succès de la chanteuse, sinon qu'MPC voyait bien le groupe de musiciens qui accompagna Renæ en tournée, *Krekkrex Kroakkrex* (alias les *Perplex Barquettes* comme chacun sait) pour la bande-son de sa croquedanse croissante.

La flaque aux corbeaux

Notes générales en vue d'un argument de ballet
par Michel-Paul Comte

Personnages

LE CORBEAU BLANC
LES CORBEAUX NOIRS
LES PIGEONS
LES MOINEAUX
LE RELIEF DE SANDWICH

Costumes

LE CORBEAU BLANC, en ballerina, costume symbolisant le corbeau mais dans la tradition du ballet classique. Satin, tulle, couronne arborant l'évocation du bec du corbeau.



Ensembles noirs pour LES CORBEAUX, avec pour ces derniers des longueurs variables, ainsi que des hauts différents, t-shirts, vestes, chemises, mais se distinguant aussi par leur chaussure, sport ou brodequins, pieds nus. Les corbeaux se distinguent tous les uns des autres par leur âge et leur style. Des détails blancs pourtant, chemises ou cravates. Certains corbeaux peuvent se caractériser plus lourdement : l'un fait le bec avec ses deux



bras, pendant que la tête dans un vinyl brillant figure l'oeil. Un T-shirt peut s'orner d'un profil de corbeau. Un chapeau en forme de corbeau, un profil entier découpé dans du carton noir et jusqu'au costume entier de corbeau peuvent s'envisager, tout en sachant que cela entravera les mouvements et que la danse doit être favorisée comme moyen de représentation avant toute chose.

Gris et uniformes pour LES PIGEONS, malgré des différences peu sensibles entre des vestes de coupes similaires. Des petits détails ridicules, gros badges, chapeaux écharpes chaussettes de couleurs vives.

LES MOINEAUX sont des modèles réduits des pigeons.

LE RELIEF DE SANDWICH est un danseur déguisé en hamburger entamé dans son papier.

Décor

La flaque sur la chaussée d'une rue parisienne. Peut aller d'un simple sol noir réfléchissant jusqu'à une présentation réaliste avec la projection en arrière-plan d'un film de la rue, à l'échelle.

Action Générale

Chaque fois que LES PIGEONS entrent en scène pour exécuter une danse populaire classique, (du

menuet au jerk en passant par la samba, tout doit y passer) ils sont chassés par LES CORBEAUX qui parodient la danse des PIGEONS.

LE CORBEAU BLANC, un bel étranger à la troupe, exécute les figures du ballet classique dans toute sa pureté. LES CORBEAUX l'entourent, l'observent, mi agressifs, mi admiratifs. Ils parodient d'abord la danse du CORBEAU BLANC, puis un jeu s'installe entre LE BLANC et LES NOIRS (qui ne représentent pas « le bon » et « les mauvais »).

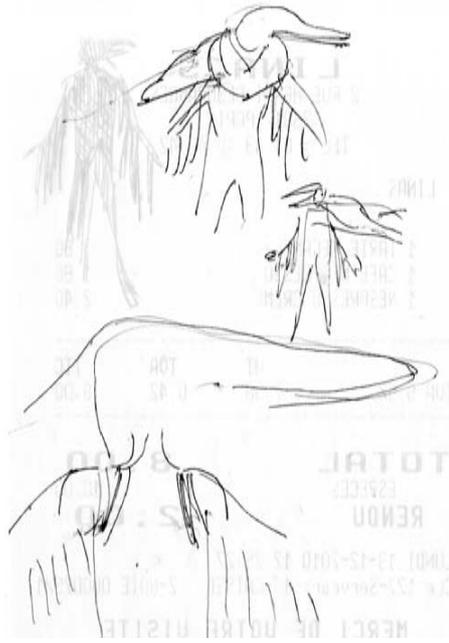
LES MOINEAUX virevoltent entre les jambes de tous ces volatiles, tolérés dans l'indifférence. Dans leur vivacité, ils se font parfois l'écho des gestes des « grands », mais dans l'ensemble leur monde est indépendant.



Thème général

Le thème de ce ballet est l'histoire et l'avenir de la danse.

Nulle intention de faire rivaliser des « bandes rivales » dans une perspective « sociale ». Le thème amusant et parodique du Lac des cygnes, très superficiel, veut recouvrir une représentation du destin de la danse. Plus encore qu'un spectacle,



« La flaque aux corbeaux » voudrait être un atelier vrai où une vraie recherche aboutirait.

Les personnages de *La flaque* sont tous DES DANSEURS. LES PIGEONS et les MOINEAUX sont les amateurs et les « naturels » (enfants), LES CORBEAUX NOIRS sont des professionnels, des MODERNES, LE CORBEAU BLANC représente à la fois la perfection indépassable de l'ORIGINE, longuement mûrie mais qui n'évolue plus, et qui pourtant recèle quelque chose du FUTUR.

Synopsis

Dans cette rue parisienne, la routine des oiseaux des villes est brisée par l'intrusion d'un CORBEAU très beau, BLANC. À sa danse classique, gracieuse mais surannée, LES CORBEAUX répondent par leurs postures modernes, pseudo-primitivistes, mais pourtant recelant beaucoup d'énergie. Leurs numéros réciproques feront surgir des CORBEAUX une nouvelle danse, ressourcée au ballet classique, dont elle sera comme les retrouvailles avec ses plus anciennes origines. Cette renaissance devra se comprendre dans l'énumération des postures et leur valeur, qui donneront



lieu à des tableaux successifs, ponctués par l'intrusion toujours rejetée DES PIGEONS.

Exemple : La valse. LES PIGEONS entrent en valsant, LES CORBEAUX les chassent en claudiquant une valse sarcastique puis le CORBEAU BLANC emporte la scène d'une valse d'école de danse. LES CORBEAUX répondent aux enchaînements par les leurs, etc.

LE CORBEAU BLANC initiera souvent les pas, LES NOIRS, eux, y répondront avec une fougue qui brisera certains dans leur désir de se surpasser, mais donnera aux autres de nouvelles « ailes ». Le ballet s'achèvera par un unisson qui, de la danse classique, aura retrouvé la vigueur primitive, l'en-

thousiasme de vrais mouvements naturels inspiré par la seule intention, où la technique aura comme par miracle été à la fois parfaitement intégrée par l'instruction, et oubliée dans l'élan — c'est le principe de n'importe quelle discipline, et ce ballet n'aura fait que rehausser cette discipline, la danse, « réhabilitée » à sa vraie place, durcie au feu de la modernité à laquelle elle aura « cédé le pas » dans un premier temps, puis à laquelle elle se sera confrontée pour en ressortir « aguerrie ». Quelle



sera-t-elle ? C'est l'enjeu de *la flaque aux corbeaux*, auquel seuls les danseurs peuvent répondre.

Musique

Un collage de styles musicaux qui s'enchaînent, se superposent. Sans doute aussi faudra-t-il composer une nouvelle musique pour cette JEUNE DANSE CLASSIQUE, d'une force qui dépassera les modèles de celle qui a correspondu à la rupture entre classique et moderne, Stravinsky.

Esquisse du début de la continuité

LE RELIEF DE SANDWICH roule sur la scène.

Entrent du côté cour LES PIGEONS qui viennent « picorer » le relief qui à chaque « coup de bec » roule vers un nouveau coin de la scène où LES PIGEONS se précipitent sur lui. Entrent LES MOINEAUX qui virevoltent et viennent chiper des miettes. Le jeu continue jusqu'à ce que LES CORBEAUX entrent du côté jardin et chassent LES PIGEONS à grand renfort d'attitudes arrogantes et menaçantes.

À leur tour LES CORBEAUX picorent LE RELIEF.

Entre LE CORBEAU BLANC...

entredanse

Tout ce qui se crispe et se serre ne peut plus bouger. Le cours de Florence s'évertue à remettre de la place, de l'air dans les articulations, les « décoapter », rajouter des vertèbres supplémentaires dans la colonne; étrangement le corps peu à peu prend confiance et se laisse tirer, étirer, plier, étaler, dérouler dans une envergure nouvelle. À l'encontre des exercices qui ramènent tout vers soi, les pratiques de cette barre au sol l'éduquent à porter vers

LASSITUDE
L'INCONNU, L'INACCESSIBLE, L'INSUPPORTABLE, L'INCONVENANT, L'INDÉCENT.

qu'est-ce que la danse? (suite)

l'absence de limite bienséante à mon propos, la torture et les postures du sexe ou de la parturition ou encore les attitudes des animaux.

Agir ne peut rien être de tonitruant, de vociférateur. Ce qui fait beaucoup de bruit, de fumée et de fureur, ne fait rien. Faire est vil, subreptice, insoupçonnable, insaisissable. Il ne faut jamais se laisser prendre aux déclarations des grands créateurs d'« événements », à la stature vaine et grandiloquente. Sans doute sont-ils utiles puisqu'ils sont; mais les faits se produisent sans doute plus aisément à l'ombre de leurs grands effets, il faut croire.

Ce bulletin n'aura donc guère de répercussion. On n'y reconnaîtra pas le sens particulier de ce qu'on appelle officiellement des faits. Pourtant sa nécessité à lui, répondant d'un signe à l'enseignement de Florence Pia, est de glisser doucement, presque imperceptiblement, d'un millième de millimètre comme elle nous en instruit pour l'ouverture d'un corps qui ne connaît pas de limite, qui n'a jamais été jusqu'à ses bords puisqu'il les a toujours repoussés sans jamais les trouver (comme en un mythe antique où l'être s'étalerait infiniment, absolument, fuyant devant lui-même).

Par l'inspiration de son travail, le nôtre s'épanouit, s'étire, respire, s'étend vers le plus loin, le plus haut, le plus profond, le plus juste. Presque sans y prendre garde, comme par mégarde, par accident, incidemment, involontairement, occupé de toute autre chose sans souci d'effet (aucun travail véritable ne peut être cause visant à un effet). Il n'y a donc nul merci, aucune effusion à manifester. Que des plantes viennent à pousser en un terrain favorable, qu'est-ce à dire? Notre sentiment est que là où le sol porte ses fruits, sont la justesse et la vérité. Alors une vraie pesanteur, une vraie gravité dans tous les sens du terme, celle dont le danseur et le marcheur font usage pour le moindre déplacement,

l'extérieur dans une extension d'abord vertigineuse, puis jubilatoire. C'était donc possible d'être plus vaste, qui l'eut cru.

Puis apprendre aussi à appliquer la juste force nécessaire au mouvement, ni plus ni moins. Apprendre à ne pas faire, à laisser faire, à ne pas bloquer, empêcher, endiguer, comme une chose bien plus difficile que le faire... Sans plus paraphraser son cours ou en rapporter le détail, ce qui est impossible comme avec toute chose qui se produit vraiment, il suffira d'avoir dit que l'ensemble des techniques appliquées et la réponse qu'y donnent les élèves remportent la discrète victoire d'être un accomplissement. Cette circonstance évidemment modeste nous laisse supposer que de nombreuses (mais tout de même assez rares, mais pas si rares, etc.) occasions existent où des gestes et des

paroles soutiennent un monde sans qu'on y prenne garde, monde qui ne se soutiendrait sans doute pas sans cela. On ne confondra pas l'occurrence de ce cours avec une myriade de faits de fonction qui se contentent de ralentir un effondrement par des moyens palliatifs. Ceux-ci reculent, le cours de FP avance, construit, est solide, s'élanche hors du vide. C'est ce qui a motivé ce pamphlet, et à quoi il échoue visiblement; représenter la représentation qui ne représente pas; la représentation sans le spectacle et sans le public, et pourtant qui a lieu de façon bien plus magistrale et essentielle. Il n'y aura réussi qu'en mode participatif lui-même, peut-être. Une caractéristique des entrants est de s'associer humblement sans que jamais un résultat pertinent et définitif ne surgisse sous les aspects de la clameur et du battage — mais qui bâtit pourtant subrepticement, dans l'ombre propice, dans le silence nécessaire.



entre en jeu. C'est le jeu lui-même. Elle n'écrase plus cette gravité, elle engendre, active, transporte et finalement supporte jusqu'à l'envol lui-même.

La pesanteur écrase, mais aussi soulève. Ce qui pèrit sous son poids doit disparaître. Ce qu'elle élève doit vivre.

le ballé de flo (suite)

Et finalement le divertir, oh! si simple, est là, dans ces instants de relations confondus avec un spectacle modeste et charmant, sans claqué ni chronique. Cet article ne saurait vouloir faire une affaire littéraire du cours de FP. Et à l'inverse, le littéraire devrait avoir ce degré de simplicité qui lui fait tellement défaut, dans l'absurde contexte de promotion permanente dont on éreinte, exténuée la parole comme le corps, pour rien. La danse dans ce contexte n'a pas besoin qu'on la soutienne ou qu'on la subventionne pour la sauver. Elle est solide. C'est elle qui peut sauver

ceux qui s'en approchent correctement. C'est en elle qu'est la puissance que rien n'abat. L'unité de tous les

plans dont elle témoigne en est la preuve. Le travail de FP, la conscience et l'énergie qu'elle y emploie, le coeur qu'elle y investit en sont les signes indubitables.

LE QUÊÂTRE
le quâatre est une publication
des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2013 - XI

